



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 52, 1973 – 4,
Rencontres internationales de Brangues, p. 26-28

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15623-9.p.0034](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15623-9.p.0034)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1973. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Croyez, je vous prie, cher Monsieur, à mes sentiments les plus sincèrement dévoués.

P. CLAUDEL.

Révélatrice par l'attitude qu'elle traduit (Claudel est à une des époques de sa vie où il se sentit particulièrement incompris),⁴ cette lettre apporte quelques autres indications intéressantes. A quelques jours de l'achèvement du poème — dont on ne possède pas le manuscrit — Claudel hésite sur le nombre des strophes : il n'y en aura finalement que vingt-et-une⁵; erreur de calcul, ou un développement aurait-il été supprimé ? Il donne une définition de la strophe telle qu'il la conçoit : « bloc » typographique plus que rythmique, elle sera déterminé par le vers court qui la clôt. Mais surtout, il semble bien qu'on puisse lire dans cette lettre, plus clairement que dans le texte publié, le sens profond de l'*Introduction à un poème sur Dante*. On n'a jamais douté, il est vrai, que Claudel à propos de ce « poète impérial » ait parlé de soi, on en voit mieux ici les raisons.

Jacques PETIT.

⁴Les grands projets faits au Brésil n'ont pas abouti, les œuvres qu'il souhaitait voir représenter ne sont pas jouées, quelques mois plus tard, il partira pour le Japon avec l'impression, justifiée, d'une sorte de refus de la critique à son égard.

⁵Dans l'édition de la Pléiade, la mise en page masque une des strophes, celle qui s'achève au bas de la page 682.

EN MARGE DES LIVRES

Jean MOUTON. — *Les intermittences du regard chez l'écrivain*, un vol. de 250 pp., chez Desclée de Brouwer, Paris, 1973.

Que voilà un ouvrage original et singulièrement beau ! Il ne me semble pas que la critique ait fait encore au critique Jean Mouton l'accueil qu'il mérite. Le titre est proustien, sans doute, et Proust tient ici une large et légitime place. Pourquoi pas ? Nous ne rechercherons point le rapport qu'il peut y avoir entre les intermittences du cœur et celles du regard, encore que ce pût être un sujet bien passionnant. Il y a des gens qui ne savent voir que ce qu'ils aiment et d'autres que ce qu'ils détestent.

Le propos de Jean Mouton est d'étudier chez un certain nombre de grands écrivains : La Bruyère, Jean-Jacques Rousseau, Stendhal, André Gide, Marcel Proust et Claudel, la qualité de leur regard, c'est-à-dire de cette attention que nous donnons ou que nous refusons au monde extérieur. Je regrette que Mouton, qui débute par une citation assez négative de Simone de Beauvoir, n'ait pas inclus dans sa galerie une femme, et celle qu'il aurait fallu choisir est bien évidemment Colette. Du regard à l'écriture je ne connais pas de chemin plus direct que celui qu'elle suit, et ce regard de Colette aurait pu servir de paramètre à tous les autres. Non pas qu'elle voie tout (aucun regard n'est universel, car notre regard n'est point le regard de Dieu), mais ce qu'elle voit, elle le pénètre par le regard jusqu'en son essence, et c'est là que vient le presque constant bonheur de l'expression.

Ce qui fait les peintres, c'est aussi ce qui fait les écrivains, dans la mesure du moins où ceux-ci dépendent du regard. Voilà bien ce qu'a pensé Jean Mouton, qui n'aurait pas pu écrire son livre s'il n'avait été familier de la peinture autant que de la littérature. Par là — et c'est une des grandeurs de son livre — il nous rappelle que l'art est unique. Ce sont seulement les moyens d'expression qui diffèrent. La littérature n'est certes

pas, comme les arts plastiques, essentiellement fondée sur le regard. Mais il s'agit pour elle, comme pour tous les autres arts, d'exprimer une impression unique et cette impression est très souvent une impression optique.

Dis-moi comment tu regardes ou ce que tu regardes, et je te dirai qui tu es. Ainsi chacun des écrivains abordés par Jean Mouton nous dit par son regard le secret de ce qu'il est. Cela commence étrangement par La Bruyère, qu'il me semble qu'on ne lit plus assez, car il ouvre discrètement, mais fermement, le siècle des lumières. Pourquoi La Bruyère ? Parce que La Bruyère s'attache à l'objet d'autant plus qu'il voudrait que cet objet lui dissimulât tout le reste. « Sur le gigantesque et confus damier où se joue notre vie, l'écrivain préfère les cases remplies par des objets que par des hommes. » J'ai tenu à citer cette simple phrase qui est la dernière de l'étude sur La Bruyère parce qu'il me semble qu'on y peut saisir directement ce qui fait la qualité unique de cette réflexion, réflexion d'un chrétien sur l'art et les artistes, toujours charitable mais parfois singulièrement sévère.

Il y a là d'évidents parti pris avec lesquels on peut n'être point d'accord. Je dirais volontiers que chacune de ces études appelle la discussion, voire même la contestation. Mais ceci ne me paraît pas un défaut, bien au contraire. Jean Mouton est tout ensemble un homme de goût et un homme de foi, ce qui n'est nullement incompatible. Le déisme de Rousseau, par exemple, ou le matérialisme de Stendhal ne lui inspirent qu'une médiocre sympathie. Mais c'est en dénonçant les déficiences de leurs regards qu'il manifesterait son désaccord avec leur idéologie. C'est, il faut l'avouer, assez original. Rousseau se perd dans l'indéfini parce qu'il ne regarde pas. Il avait des yeux médiocres et de bonnes oreilles, ce qui explique sans doute bien des choses, mais pourtant pas tout, car il semble que l'ouïe plus encore que la vue soit l'organe propre à l'attention. Je connais des gens qui regardent parfois, mais n'écotent jamais.

Pour Stendhal Jean Mouton est plus indulgent. Il me semble qu'on n'a jamais pénétré aussi profondément que lui dans ce qui faisait à la fois la force et les faiblesses du regard stendhalien. Je suis en particulier reconnaissant à Jean Mouton d'avoir souligné la banalité qui nous frappe si souvent dans les descriptions de Stendhal. Cela ne l'empêche pas de goûter ce qu'il y a de plus profond, et aussi de plus caché dans le cœur de Stendhal. Pour avoir entendu le chant de ce cœur on pardonne beaucoup à la sécheresse du regard.

Mais je ne puis vraiment tout dire. Je voudrais laisser au lecteur la joie de découvrir par lui-même toute la richesse et toutes les nuances des trois dernières études, où Mouton aborde trois hommes qui furent ses contemporains : Gide, qui a encore parmi nous tant de témoins ; Gide dont le lien avec Charles Du Bos fut si bien connu de Mouton ; Proust à qui Mouton a consacré deux études qui comptent parmi les meilleures ; Proust, de l'optique de qui Mouton se sent si proche ; Proust, dont il dit finalement dans une formule admirable, que la dimension de son regard, « bien que voilée quelquefois sous une discrète ironie, inconnue à la plupart de nos contemporains, n'en est pas moins celle de la pitié » . (

Et enfin Claudel. Ce que fut le regard de Claudel, Jean Mouton n'a pas tenté de l'exprimer directement, comme il l'avait fait pour les autres. Il termine son ouvrage par une étude brève, mais extraordinairement dense, de ce que fut la peinture pour Claudel. Et cela non plus ne se résume pas. Je voudrais seulement citer la dernière phrase, qui est aussi la dernière du livre tout entier, et non point par hasard, j'imagine : « Etre contenu par une peinture, c'est obtenir l'apaisement que l'on éprouve en entrant dans la tente la mieux protégée, sous le couvert de laquelle se ressent l'exal-

tation de la certitude. » Cela est dit de Claudel, certes, Mais Jean Mouton ne pourrait-il pas aussi bien le dire de lui-même ?

C'est ainsi que la critique se livre en parlant des autres parce qu'il est impossible d'écrire comme il faut de quoi que ce soit sans se mettre dedans. Je vous laisse donc en compagnie de Jean Mouton.

Jacques MADAULE.

SAINT-JOHN-PERSE, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade.

La publication des *Œuvres complètes* de Saint-John-Perse ne saurait laisser indifférents les claudéliens ; trop de liens ont uni les deux poètes pour qu'un tel ouvrage ne leur apporte pas des éléments nouveaux, des renseignements inédits. On y trouve en effet, outre un texte d'hommage connu, « Silence pour Claudel » qui date de 1955, l'article écrit par Claudel sur la publication de *Vents*, accompagné de plusieurs fragments de lettres qui l'éclairaient ; on y trouve surtout des lettres d'Alexis Léger à Paul Claudel groupées en deux séries : 15 « lettres de jeunesse » (1906-1914) et 4 « lettres d'exil » (1948-1950). Celles-ci ont leur contrepartie dans les notes (p. 1121) où sont cités fragmentairement les lettres de Claudel ; les autres ne l'ont pas, mais il n'est pas impossible d'imaginer aux réponses ce que furent ces premières relations. La rencontre initiale — elle remonte à 1905 — est suivie de quelques lettres auxquelles, on le devine, Claudel répondit par des conseils ; conseils religieux sans doute — on voit son correspondant se défendre ; conseils littéraires ou anti-littéraires : « Vous redoutez pour les jeunes gens la pente de la littérature » (p. 714) ; conseils de carrière aussi lorsque Alexis Léger envisage de se présenter au « concours ». Dès ce moment, Claudel lui envoie ses œuvres et l'on imagine que les réactions admiratives et d'une fine justesse ont dû le toucher (voir par exemple p. 718, 720, 723). Il reçoit les premiers poèmes signés Saint Léger Léger, et encourage cette tentative (p. 724). La seconde rencontre, à Hambourg, fut déterminante : la lettre qui la suit, montre par ses allusions que Claudel avait fait lire au jeune poète des textes inédits et *Protée* à peine achevé ; on mesure à cela dont il n'était pas coutumier, l'estime dans laquelle il le tenait. On regrette d'autant plus que, brusquement, s'interrompt la publication. Mais on regrette aussi — car un claudélien ici trouve surtout matière à se plaindre d'une trop grande discrétion — que les lettres de Claudel ne soient pas données (l'une d'elles est résumée dans une lettre à Jammes, p. 756) et que trop de coupures — toute correspondance en exige sans doute — réduisent sensiblement celles de Saint John Perse.

Jacques PETIT.

ERRATUM. — Dans le compte rendu que Michel Malicet a présenté de l'article de J. POHIER sur l'Annonce (n° 51, p. 25), lire à partir de la quatrième ligne : « De quoi s'agit-il en effet ? De démontrer, à la suite d'une impression subjective qui va, notons-le, à l'encontre de celle qu'ont éprouvée des millions de spectateurs et de lecteurs, que — je cite — « Violaine est une salope » et que (l'auteur recherche les effets de choc et d'antithèse), etc..